

Extrait distribué par POL Editeur

*Pierre Alferi*

**Après vous**

**PIERRE  
ALFERI**

**P.O.L**

Extrait de la publication

# Après vous

DU MÊME AUTEUR  
*chez le même éditeur*

Les Allures naturelles, 1991.  
Le Chemin familial du poisson combatif, 1992.  
Kub Or (avec Suzanne Doppelt), 1994.  
Fmn, 1994.  
Sentimentale journée, 1997.  
Le Cinéma des familles, 1999.  
La Voie des airs, 2004.  
Des enfants et des monstres, 2004.  
Ça commence à Séoul (avec Jacques Julien), dvd, 2007.  
Les Jumelles, 2009.

*chez d'autres éditeurs*

Guillaume d'Ockham. Le Singulier, Minuit, 1989.  
Chercher une phrase, Christian Bourgois, 1991.  
Cinépoèmes et films parlants (dvd de dix courts métrages),  
Les Laboratoires d'Aubervilliers, 2003.



Pierre Alferi

# Après vous

*roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2010  
ISBN : 978-2-8180-0009-0  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

## LA CAUSE

La lumière décida. Elle entra horizontalement par l'unique fenêtre de la chambre – une quinzaine de mètres carrés – et ressortait par la fenêtre symétrique du vestibule-cuisine-salon – douze mètres carrés au plus. Du moins est-ce ainsi qu'elle cueillit Ben lors de sa visite. Il devait être huit heures du soir, et le soleil de juin, dont la chute se précipitait comme celle d'une montgolfière en flammes, enduisait les murs mal peints, les meubles de récupe et le parquet brut d'un vernis de miel chaud. À l'aube, la Terre ayant tourné son dos, l'appartement serait de nouveau embroché par les rayons, suspendu en plein ciel par un trapèze de lumière plus tangible que les quatre étages inférieurs. À gauche de la cuisine, dont la séparait mal un rideau de perles de bois, la salle de

bains-toilettes lui ajoutait à peine cinq mètres carrés. Ben ouvrit grand les deux fenêtres. Le luxe de cette lumière traversante compensait largement, à ses yeux, l'exiguïté des lieux.

« Air (*vent*) lumière, se dit-il,  
(*soleil*)  
(*h*) aspirés. »

Pour parvenir à vivre seul, il lui semblait vital d'emménager dans une vue plus que dans un intérieur, dans une lumière plus que dans un volume. Sa haine du domicile n'en exigeait pas moins pour prix de son silence. Il appellerait « chez-soi » davantage un lieu d'où – d'où regarder, d'où repartir – qu'un lieu où, davantage un perchoir, un belvédère, une consigne, qu'une résidence. L'appartement du Catalan, comme il prit l'habitude de le désigner, était idéalement réduit, idéalement ouvert. Sans vis-à-vis, sans ascenseur, sans bail – ce mot terrible, synonyme de cautionnement et de liberté provisoire –, il était situé assez haut sur le flanc d'une colline en bordure de Liguse. Or ce chef-lieu d'une laideur inoffensive devenait presque pittoresque vu du dessus, car la plupart des bâtiments de sa vieille ville avaient gardé leurs toits d'ardoise. Ben se félicita de sa bonne fortune, et il sourit en songeant qu'il la devait à la présence d'un ticket de métro entre les pages

trente-deux et trente-trois d'un roman de qualité moyenne.

Il se retourna vers l'amie qui l'avait conduit là. Pressée de refermer la brèche ouverte dans son emploi du temps, Lydie prit au mot son hochement de tête et fit sans commentaire tinter sous son nez les deux clés. L'index de Ben visa l'anneau, qu'il décrocha comme une flèche entraîne une cible légère.

« Tu vis toujours la fenêtre ouverte ?

– Je préfère le dehors  
dedans ça macère et ça pue.

– Bon, alors je te laisse  
... chez toi ? »

Il y eut échange de bises. Une fois la porte refermée, il s'assit sur une chaise branlante face à la fenêtre d'occident. Sur la mosaïque des toits se surimprima le calendrier du mois passé. Le temps ne se laissait pas si facilement distribuer dans les alvéoles égaux des dates. Dire qu'il s'écoulait n'aidait pas à comprendre pourquoi il ressemblait parfois au filet d'eau lisse d'une gouttière, et parfois aux chutes du Zambèze. Que le flux fût irrégulier, passait encore, mais il y avait comme un facteur supplémentaire, une élévation au carré de ses lenteurs, de ses vitesses. Quand il ne se passait pas grand-chose dans la vie, cela durait réellement des années ; quand survenaient

des événements, ils en appelaient plein d'autres, qui se ruaiet sur la même semaine comme une foule de naufragés sur un radeau. Une réaction en chaîne : en gros c'était logique, pourtant le détail de la chaîne ne le paraissait pas du tout. Dans la crise qui le traversait plus que Ben ne la traversait, il ne démêlait pas les causes des effets, la chronologie même semblait fausse. Sur les dix derniers jours, en particulier, flot-tait un sentiment d'absurdité fatale – ou bien était-ce plutôt de nécessité dérisoire ?

Son regard fut aspiré dans un tourbillon d'ombres minuscules qui s'agglutinaient en une série de silhouettes en relief sous la pression du vent, aussi gracieuses et fugaces que les profils d'une volée d'étourneaux, sur la frondaison d'un érable assez large pour occulter une cour derrière la maison-nette d'en face. Ses yeux suivirent une vague de feuilles retournées dont le bruissement parvint avec un temps de retard. Dans ses souvenirs récents la causalité suivait un chemin encore plus tortueux. Subie ou provoquée, elle l'avait tellement dérouté qu'il ne pouvait parcourir ses méandres qu'à reculons.

Il y avait moins d'une heure qu'il avait noté l'adresse indiquée par Lydie.

« Huit huit huit.

– Vous avez. Un! Nouveaumessage et. Deux! Messagessauvegardés. Nouveaumessage. Reçu. Aujourd’hui, à. Dix-huit, heures. Trente, six? Ouais. C’est encore Lydie. Bon, finalement j’ai vu mon pote. Il est ici pour son boulot. Et on va se recroiser avant qu’il parte. Il part demain il prend l’avion. Bref. J’ai les clés. J’ai les clés de son appart. Mais si t’es pas intéressé faut que je lui rende ce soir. Là il est six heures et. Attends. Six heures et demie. Dis-moi vite. Ciao.

– Trois.

– Messagesupprimé. Fin des nouveauxmessages. Si vous souhaitez. Consulter les. Messagessauvegardés. Dites. Consulter.

– Consulter.

– ...

– CONSULTER!

(La créature d’un autre monde qui lui parlait était un peu dure de la feuille.)

– Vous avez. Deux! Messagessauvegardés. Message reçu le. Vingt-sept. Juin à. Treize, heures. Douze? Ben? c’est Lydie. Je sais pas si t’as eu le temps d’y faire un tour. Dans mon souvenir l’endroit est chouette. Je me suis renseignée pour les clés. Alors en fait faudrait aller voir une voisine. Devant l’immeuble à droite, une maison d’une seule pièce. Une dame seule avec son fils. Y’a un portail devant l’allée. J’ai oublié le code j’y suis allée que deux trois fois. Mais tu peux frapper à la vitre qui donne sur la rue. C’est

des amis de mon pote. Bon, tiens-moi au courant. Je t'embrasse.

– Trois.

– Messagesupprimé. Messagesauvegardé. Reçu le. Vingt-trois. Juin à. Dix-sept, heures. Vingt-deux? Salut Ben. C'est moi Lydie. J'ai eu ton mail. Et ben alors qu'est-ce qui t'arrive? Faut que tu me racontes. Je t'appelle parce que j'ai pensé à toi. Comme t'es dans la galère. J'ai peut-être un endroit. Je me souviens pas bien de l'appart je l'ai vu que de nuit. Mais autour c'est superjoli. Si ça peut te dépanner. Tu peux déjà y faire un tour. Ça s'appelle rue de la Cité. L'immeuble c'est le numéro 7. Y'a une grille peinte en bleu. C'est quelqu'un qui est jamais là, un ami catalan. Il pense à sous-louer. C'est facile y a un bus qui y va. Du centre-ville c'est le 19. Ou le 29 vérifie. Rappelle si c'est pas clair. Même si c'est clair d'ailleurs. Bon, dis donc, j'espère que ça va quand même? Allez je t'embrasse.

– Deux.

– Ce message. Sera, sauvegardé. Douze, jours? Fin des messagesauvegardés. Si vous souhaitez revenir au menu principal. Tapez. Un?

Il y avait tout juste une semaine qu'il avait envoyé un mail à tous les habitants de Liguse passés un jour ou l'autre par sa messagerie.

Le : 20/06/07

De : benjaminpuine@borne-blanche.fr

A : [amis]

Cc :

Objet : urgent

chers amis

je cherche un lieu où séjourner provisoirement

mais dès que possible

mes exigences sont quasi nulles

pas besoin de contrat du moment que ce n'est pas cher

si vous entendez quoi que ce soit merci de me le dire

bien à vous

bp

Un couple d'amis riche lui proposa du bout des lèvres de partager une chambre sous les combles avec une étudiante roumaine au pair. De moins riches offrirent leur canapé. Son meilleur ami, un lit de camp. Et rien de plus sérieux jusqu'au coup de fil de Lydie. Il déplia donc le lit de camp dans le bureau de Gustave, puis il laissa passer quelques jours sans répondre au message, espérant une proposition moins tarabiscotée, au risque de voir filer sa chance et de passer encore des nuits et des nuits sans repos, des jours et des jours harassants à errer dans Liguse. Cette perspective ne l'inquiétait guère, à vrai dire : les décisions semblaient

se prendre d'elles-mêmes une fois pris l'élan initial, qui allait sans doute aplanir toutes les difficultés. Le temps avait tiré légèrement sur sa corde magique, et Ben s'émerveillait de voir les nœuds se défaire un à un.

Le premier nœud, et peut-être le principal, s'était défait la veille de son appel à l'aide. La rapidité de sa fuite l'avait surpris lui-même. Le plus inouï avait été de s'en sortir indemne. Et toujours pas le moindre signe de douleur au septième jour. Aucune des dizaines de représentations qu'il s'était faites depuis six mois de son départ n'échappait au drame. Chacune avait son lot d'atermoiements et de scrupules, de cris et de larmes. Or non, le choc – s'il y avait choc – fut instantanément absorbé. Déjouant toutes ses prévisions, il partit en douceur, un soir, presque en silence. Il n'emporta aucune affaire. Il se garda bien de claquer la porte blindée. Au lieu de la tirer, il fit même l'effort de sortir sa grosse clé pour fermer sans bruit. Puis, prenant soin de ne pas allumer dans la cage d'escalier, il descendit le seul étage qui le séparait de la rue à pas lents et feutrés, dans une pénombre où il se sentait disparaître – muscles ramollis de zombie, âme inanimée de yogi. De fait, pas une marche ne craqua sous le tapis à son passage. On aurait dit qu'il filait en douce et craignait d'éveiller quelqu'un dans l'appartement, si quelqu'un ne s'y tenait pas

justement debout face à la porte, quelqu'un qu'il ne s'agissait pas de fuir mais de rassurer en mimant la sérénité dans une atmosphère saturée de vapeurs inflammables.

Une demi-heure plus tôt c'était lui qui jouait les statues en pied, face à la porte, et c'était elle qui l'ouvrait. Elle entraînait la bouche entrouverte, comme incapable de soutenir le poids de sa mâchoire, le dos courbé par un lourd fardeau invisible, les traits tirés comme avant la levée d'un corps. En entendant ses pas traînants dans l'escalier, il s'était immobilisé au centre de la pièce « à vivre », comme disent les agents immobiliers. Il n'avait pas croisé son regard, qui de fait l'évitait, mais il y avait aperçu le noir mat qui subsiste quand tout fut éteint, et qui dit : « Plus de forces, adressez-vous ailleurs. » L'inexpressivité n'était décidément pas le fort de Sonia. Son air désespéré, dans sa fausse discrétion, annonçait un silence de forte magnitude sur l'échelle de la bouderie. Pourtant, il aurait pu ne pas le relever, voire ostensiblement l'ignorer en lançant un salut léger pour montrer qu'il avait fait la paix avec lui-même, qu'il ne lui gardait rancune de rien, et qu'elle n'aurait donc pas de mal, une fois passé ce petit accès de dégoût de la vie et d'envie de tuer, à se réconcilier – de nouveau – avec lui.

Il ne fit même pas cet effort. Au contraire, il sentit que c'était l'occasion, une occasion meilleure que toutes les précédentes. En quoi, au juste ? Pas le moment d'y penser, elle ne se représenterait peut-être pas de sitôt. Alors il lui demanda d'une voix sombre, qui portait l'empreinte d'une longue exaspération, si ça n'allait pas. Les lèvres de Sonia s'avancèrent vers le *o* de *non*, qu'aucun souffle ne vint remplir. Si sa langue avait décollé l'*n* de son palais, il n'était pas sorti faute d'une voyelle pour l'expulser. En se montrant extrêmement exténuée elle mimait une déclaration sans appel. Ça aurait pu être une ruse pour le mettre au défi de la radoucir, c'est-à-dire un appel à se rendre sans conditions. Il n'envisagea pas de détour, trop heureux de toucher enfin le point irréversible, et sous une forme intransitive : C'est fichu, ou : On se sépare, plutôt que : Je te quitte. Il laissa passer deux minutes, priant pour qu'elle ne tente rien. Il ne serait pas dit qu'il avait précipité les choses, qu'il n'avait pas voulu entendre les offres de compromis. Puis il susurra sur le ton le plus neutre possible une phrase du genre : Si on s'entend si mal, il vaudrait peut-être mieux se séparer. Sonia releva la tête, le regarda enfin. Ses yeux exorbités par la panique luisaient déjà de larmes. Ses épaules s'agitèrent comme celles d'une marionnette à fils maniée par un enfant. Le tremblement gagna le menton – elle parut quelques secondes claquer silencieusement des dents –, puis il s'amplifia et devint,

en ralentissant, un hochement tragique. Elle émit un son faible mais net : *oui* tout en réticence, comme si elle consentait à faire piquer son chien.

Une voix plus faible encore répondit en écho, à l'arrière du crâne de Ben, par un *oui* de victoire. Le plus dur étant fait, il s'avança vers elle et déguisa en compassion la gratitude et la joie incrédule dont il débordait tout à coup. Il entoura ses épaules, dont les soubresauts s'espaçaient. Il lui murmura d'une voix dont toute aspérité avait été limée des prévisions rassurantes sur les heures décisives qui suivraient. Les mots lui vinrent aisément, tant il était lui-même convaincu que cette rupture, inévitable et attendue mais qui la veille encore semblait inaccessible, s'engageait maintenant sous les meilleurs auspices. De son côté Sonia fit le choix sobre d'un sanglot monocorde. Une fois la porte refermée pour la dernière fois sur lui en qualité de concubin, il entendit jusqu'au pied de l'escalier ce point d'orgue pianissimo.

Dix heures plus tôt, il feuilletait, insouciant et à peine réveillé, un roman porté par une rumeur favorable jusque sur la table de chevet de Sonia, où il avait passé déjà plusieurs semaines. Il l'avait lu sans déplaisir, mais ne savait pas trop quoi penser des intentions et résultats qu'il affichait – honorables les unes comme les autres. À Sonia, qui passait dans l'embrasement de

la porte au sortir de la salle de bains, il demanda en le montrant si elle avait fini par le finir. Tandis qu'il faisait claquer les pages sous son pouce comme les lames d'une crécelle en sourdine, elle assortit sa réponse – affirmative – d'un commentaire prudent. Il insista, touché par une idée, lui demanda des précisions. Elle répondit d'une façon résolument vague. Il comprit que l'idée ne le quitterait pas tant qu'il ne saurait pas, et qu'elle était en cela le vestige dérisoire de feu sa jalousie. Plutôt que d'étouffer son soupçon avant qu'il ne soit deviné par elle et ne déclenche son ire, il lui dit carrément qu'il était persuadé qu'elle ne l'avait pas lu. Elle protesta sur plusieurs tons, interrompue sans cesse par les gestes qu'il lui fallait faire pour s'habiller, les choses auxquelles il lui fallait penser avant de partir travailler. Il sentit qu'il tenait quelque chose, et il ajouta, mû par un malin génie querelleur, qu'il trouvait bien étrange ce mensonge qui ne pouvait lui être d'aucun profit.

Elle se mit alors en grande colère. Ses reproches montèrent en généralité avec le niveau de sa voix. Il crut lui assener un coup fatal en lui demandant comment se terminait l'histoire. Elle refusa catégoriquement de répondre – elle ne lui ferait pas ce plaisir. Puis, consciente des inconvénients d'une telle tactique, elle expédia la chose, sur le ton de qui s'exécute, en une phrase évoquant l'une des scènes récurrentes du

roman. Ben était à présent tout à fait certain qu'elle mentait. Une clé tournait dans une porte dont il avait ignoré jusque-là l'existence. Il s'agissait, de fait, du premier mensonge avéré de Sonia – ou du deuxième, à la rigueur. Si anodin fût-il – et il l'était tellement que c'en était comique –, cela ouvrait des perspectives. Elle pouvait lui mentir, et lui mentir comme ça, pour rien par plaisir, par jeu sans enjeu. Encore six mois plus tôt, cette clé aurait ouvert aussi la trappe de son angoisse pour en libérer les pires créatures. Il avait donc fallu qu'il ne la cherche plus pour qu'elle lui tombe dans la main. Et voilà que cette preuve, la preuve capitale de la mensongerie de Sonia, non seulement ne l'accablait pas, mais l'amusait follement. Les démentis outrés, les menaces voilées le trouvèrent impavide, puis hilare.

Tu es peut-être une mythomane, dit-il gaiement. Peut-être que c'est plus fort que toi, que tu mens sans arrêt sur de petites choses qu'on ne prendra pas la peine de vérifier. Son rire n'était pas feint, mais il rendit un drôle de son. La fureur de Sonia ne l'était pas non plus, et comme elle avait eu le temps, entre les odieuses calomnies de son persécuteur, de se vêtir et s'équiper, elle tira derrière elle, sans un mot, de toute la force de son bras, l'épaisse porte palière, qui allia la dureté du métal, la lourdeur de la pierre et la résonance du bois pour mettre un coup de poing final

à la conversation. Elle se déroba. Ben était radieux. L'unique précédent avait concerné, quelque six mois plus tôt, l'heure du vol qui la ramenait de l'étranger. Mais la perspective qui s'ouvrait sur des tromperies passées restait trop vague pour gâcher cette victoire sur le doute – très modeste, sans doute, mais très sûre. En feuilletant le roman médiocre, il était en effet tombé, pages trente-deux/trente-trois, sur un ticket de métro qui faisait office de signet.

N° d'éditeur : 2160  
N° d'édition : 174015  
N° d'imprimeur : XXXX  
Dépôt légal : avril 2010

*Imprimé en France*



Pierre Alferi  
**Après vous**

Cette édition électronique du livre  
*Après vous* de PIERRE ALFERI  
a été réalisée le 19 novembre 2010 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mars 2010 par Laballery  
(ISBN : 9782818000090)  
Code Sodis : N41970 - ISBN : 9782818002940  
Numéro d'édition : 174015